

La prostituée indigène à l'époque coloniale

Christelle Taraud

« Dans une société où le regard est souvent pécheur, où le voile soustrait à la vue les formes en les déformant, la prostituée propose la nudité intégrale. »

Abdelwahab Bouhdiba,
La Sexualité en Islam, Paris, PUF, 1975, p. 238.

Notre imaginaire est rempli de ces femmes orientales dénudées (réellement ou symboliquement), s'offrant dans la noirceur de portes cochères à la convoitise d'hommes de passage. Car la prostituée, c'est d'abord une certaine idée du fantasme érotique et du plaisir sexuel. C'est une somme hétérogène et mouvante de désirs inavoués ou inavouables restitués par le corps de la prostituée qui les porte, qui les transmet et qui finalement les digère. C'est donc sur ce corps, orné, souffrant, déviant, que l'on peut retracer, en partie, une histoire de la prostitution à l'époque coloniale. Michel Serres le résume très bien dans *Les Cinq sens* : « Rien ne va aussi profond que la parure, rien ne va aussi loin que la peau, l'ornement a les dimensions du monde. »¹ Le corps prostitué est d'ailleurs un corps traversé par l'écrit. Les récits de voyage, romans, poésies, rapports, notes, comptes rendus à propos des prostituées « indigènes » ne se comptent plus. Mais c'est aussi un corps-mémoire à travers lequel se lisent traditions, rites et modernité. C'est donc un corps qui dit l'appartenance au groupe, à une classe, à un statut. Qui dit la relation à soi, donc aussi la relation à l'autre.

La colonisation a construit une image particulière des femmes au Maghreb et, *a fortiori*, des femmes prostituées. Cette construction s'est effectuée par étapes, à mesure que la présence coloniale se faisait plus forte. Dans les récits de voyage qui donnent à voir une certaine idée des mœurs de l'autre, le plus souvent perçu dans une altérité totale (brutalité, animalité). Un certain nombre de ces récits



1 – Michel Serres, *Les Cinq sens*, [Grasset, 1985], Paris, Hachette, « Pluriel », p. 34.



Roger Salardenne,
*L'Afrique galante. Reportage
chez les prostituées Juives et
Mauresques*, Paris, Éditions
Prima, sans date, illustration
de couverture

2 – Eugène Fromentin,
Un Été au Sahara, Paris,
Éditions le Sycomore, 1981, p. 86.

3 – Bronislaw Malinowski,
*La Vie sexuelle des sauvages
du nord-est de la Mélanésie*,
Paris, Payot, 1970, p. 231.

4 – Michel Maffesoli,
« La prostitution, "forme"
de socialité », *Cahiers
Internationaux de Sociologie*,
volume LXXVI, 1984, p. 120.

ont d'ailleurs permis l'émergence de l'étrange figure de la *prostituée de tente*. « *Par contre les veuves sont libres. Dans la tribu des Beni M'Guild, le voyageur de passage se voit désigner une tente qui lui appartiendra tant qu'il demeurera parmi ses hôtes. Une veuve en est l'ornement. Elle vaque aux soins du ménage, confectionne les repas et accueille ses désirs. Le maître choisi pour elle peut seule la commander* », explique Maurice Privat dans son livre au titre évocateur *Vénus au Maroc*. Ici, le mot prostituée n'est pas directement prononcé. Pas plus, par exemple, que dans *Un Été au Sahara* d'Eugène Fromentin : « *Ici, point de réception. Le pays est pauvre, et forcés de pourvoir nous-mêmes à nos divertissements, nous avons fait venir, cette nuit, de Boghari, des danseuses et des musiciens. Tu sauras que Boghari, qui sert de comptoir et d'entrepôt aux nomades, est peuplée de jolies femmes, venues pour la plupart des tribus sahariennes Ouled-Nayl, A'r'azlia... où les mœurs sont faciles, et dont les filles ont l'habitude d'aller chercher fortune dans les tribus environnantes. Les Orientaux ont des noms charmants pour déguiser l'industrie véritable de ce genre de femmes ; faute de mieux, j'appellerai celles-ci des danseuses.* »² Dans l'esprit des voyageurs, cependant, ces femmes « partagées » ne peuvent bien évidemment être que des prostituées (occasionnelles ou non). Mais dans ces témoignages, rien ne nous est dit sur les structures sociales qui permettent à ces femmes de tenir ponctuellement ce rôle de « soupape sexuelle ». Car, coucher avec l'étranger de passage, peut aussi être perçu dans un certain nombre de sociétés comme un devoir auquel il est difficile de se soustraire³. Dans le cas des Beni M'Guild, cet usage semble correspondre à un besoin de contrôler un double problème : les vellétés sexuelles des étrangers de passage qui risqueraient de porter gravement atteinte à l'équilibre du douar (le passant dévoré par l'envie d'une femme risquant de jeter les yeux sur celle des autres) et le besoin d'amour des veuves : « *Dans l'hospitalité, l'errant, le désordre qui viennent de l'extérieur, tout cela est tempéré, domestiqué en quelque sorte et ainsi va conforter l'harmonie, le "tonus moral" d'un ensemble donné. C'est tout un rapport au corps qui est induit par cette attitude : en effet, au-delà du capital que l'on enclôt, on a là affaire à une dépense réglée, à une errance équilibrée et vécue collectivement.* »⁴

De même, le droit au coït dit *hakel houï* est considéré par certaines tribus comme complément naturel de l'hospitalité que Christian Houel dépeint ainsi en 1912 : « *La tribu des Chaouïas, aujourd'hui soumise par nos troupes, réservait également aux voyageurs ce supplément d'amour et dans le sud du Tafilalet, en plein pays berbère, ce droit au coït s'étend à tout voyageur qui s'arrête, ne serait-ce qu'une heure, pourvu qu'il prenne quelque nourriture. Tandis qu'on l'invite à partager le ta'am (nourriture), une femme apparaît sous la tente et s'assoit à quelques distances des convives. Le repas terminé ces derniers un à un disparaissent et l'invité reste*

seul avec la jeune femme. Elle ferme la porte de la tente et vous ne devez pas rester insensible aux charmes qui s'offrent à vous. L'opération terminée, la femme ouvre de nouveau la tente et les habitants du Douar vous demandent :

– *Chebaasi (es-tu rassasié?) et vous répondez :*

– *Cheba at elhamdoullah (louange soit rendue à Dieu). »*⁵

Ces deux exemples mettent en évidence l'intérêt, la curiosité ou la surprise des Occidentaux pour cet autre monde qu'est l'Orient mêlant dépaysement et exotisme. Or, la tentation de l'Orient, ce n'est pas seulement l'attrait des contrées lointaines, des espaces à conquérir et à aménager, c'est aussi la quête des plaisirs charnels. Alors que la France reste figée dans un catholicisme rigoureux et une moralité bourgeoise pointilleuse (le mariage monogame est une institution encore bien contraignante)⁶, les colonies apparaissent comme l'eden sexuel, le harem des Occidentaux. « *Réprimant jour après jour leurs désirs, les Européens se défoulaient dans des colonies imaginaires.* »⁷ S'opère d'ailleurs rapidement, à travers la littérature populaire coloniale⁸ et les cartes postales *Scènes et types* notamment, l'aménagement d'un imaginaire érotique d'hommes blancs. Apparaît alors une construction sociale du désir et de la nudité des autres qui met l'accent sur un « primitivisme » et sur une « vision orientalisante de la chair ». Dans cette optique, un certain nombre de types « ethniques » de femmes sont construits arbitrairement : la Mauresque, l'Arabe, la Berbère... Que les femmes présentées comme des Mauresques par exemple (citadines ou paysannes) sont le plus souvent des modèles (prostituées, danseuses, etc.) n'enlève rien à la pertinence de la construction en tant que telle. Car cette construction s'inscrit bien dans une démarche particulière. Aux images construites de femmes dénudées (cartes postales *Scènes et types*) répondent en effet une réalité de femmes voilées qui entretient le fantasme (soulever le voile et rencontrer la Shéhérazade des *Mille et une nuits*). Cette construction de l'imaginaire érotique colonial repose donc sur un malentendu entretenu : l'invitation lascive des femmes représentées sur les photographies (seins nus et cigarette à la bouche) et décrites dans les ouvrages serait une pratique générale et quotidienne au Maghreb.

Cette idée largement véhiculée aboutit assez logiquement à une équation très simple qui consiste à faire de chaque femme « indigène » une prostituée potentielle. De nombreux récits mettent d'ailleurs en avant ce type d'arguments : « *Nul pays au monde ne comptent plus de prostituées que le Maroc. Et l'on peut dire, en paraphrasant les vers du poète, que les femmes musulmanes ont toutes dans leur cœur la "p.... qui sommeille". Si les hommes ne les tenaient point enfermées, s'ils ne les obligeaient point à sortir voilées et en groupes, il n'y aurait point de musulmanes qui ne se prostituassent. À moins que ce ne soit au contraire un effet de leur*

5 – Christian Houel, *Maroc, Mariage, Adultère, Prostitution, Anthologie*, Paris, H. Darangon, 1912, p. 115.

6 – Le divorce ne sera rétabli qu'en 1884, mais sera encore très largement et longtemps réprouvé dans la majorité de l'opinion.

7 – Yvonne Knibiehler et Régine Goutalier, *La Femme aux temps des colonies*, Paris, Stock, 1985, p. 21.

8 – Dont les titres sont assez évocateurs pour se passer de commentaires : *Hommes de peines et filles de joie, Filles du Sud et képis blancs, Vénus au Maroc, Le Jardin enchanté : le livre d'amour de l'Orient, La Dévoilée, L'Oasis de l'amour, Les Feux du désert, Amina ma colombe, Magali dans la géole enchantée*, etc.



« *Tout le long de la rue Bosquet, devant la porte ouverte de leurs gourbis, par laquelle on apercevait les accessoires de travail, des Ouled-Naïls raccrochaient les clients qui sortaient un peu émus de chez Yamina, de chez Fatma ou de chez la Mouker di Sahara. C'était également la première fois que je voyais ces dames égaler leurs sœurs d'Occident par d'aussi provocantes approches. À Boghari, à Djelfa, elles attendaient le client avec le fatalisme de leur race. Le guide n°1 me le fit remarquer non sans fierté. – Tu vois, dit-il, ici, très civilisé. Même chose Paris.* »

Louis-Charles Royer,
Guide international de l'Amour,
Paris, Éditions de Paris, 1954,
chapitre « L'Arabe », p. 225

9 – Christian Houel,
op. cit., p. 111.

claustration. Elles ne sont pour les hommes et pour elles qu'un instrument de plaisir. »⁹ Selon cette logique, ces femmes dénudées (comme les Mauresques) ou habillées (comme les Ouled Naïls) s'adonneraient à la prostitution presque par atavisme, le goût de la licence étant une « marque de fabrique » de leur sexualité et de leur identité. C'est l'idée que l'on retrouve notamment dans les très nombreuses descriptions de la prostitution Ouled Naïl : « *La naïlia est damnée au berceau. Ou elle est debout et elle danse sous les yeux scandalisés de la vertu, ou elle est couchée et elle fait l'amour sous le regard méprisant de la volupté. Elle suit une piste qui la conduit aux cases ou elle sera une dévergondée sans vice, une amuseuse sans fantaisie, une courtisane sans luxure. Quelle que soit la bassesse de sa condition, la naïlia apparaît d'abord, il est vrai, telle que les poètes l'ont décrite et chantée : Vestale. Prêtresse de l'amour.* »¹⁰ Les Ouled Naïls représentent d'ailleurs une certaine forme d'ambivalence du regard par rapport au type de prostitution pratiquée. Courtisanes de mères en filles, elles utiliseraient la prostitution pour constituer dot et expérience avant le mariage. Cette pratique présentée comme coutumière fait aussi partie du folklore érotique des Européens. Mais, étrangement, les Ouled Naïls ne sont presque jamais montrées dénudées. Comme si seule la puissance du mythe suffisait, rendant toutes vellétés de mise en scène exclusivement érotique, dérisoires.

10 – Pierre Bonardi, *Ouled Naïls et Méharistes*, Paris, Éditions de France, 1936, p. 16-17.

Le plus souvent, cependant, ce n'est pas en prêtresses de Vénus que les prostituées *indigènes* sont présentées : « *Pour le touriste, la foule, le bruit, les lumières, le décor, les figurantes trop fardées, faussement enjouées, ressuscitent les images oubliées de lointaines expositions coloniales et éveillent les souvenirs d'un Orient littéraire que l'on voulait mystérieux. Mais où est la vie réelle des prostituées ? Qui pense à la vie lamentable des filles fardées ?* »¹¹ Généralement, l'accent est plutôt mis sur l'animalité de la sexualité, la saleté de la tenue, la bêtise congénitale. D'autant que le domaine de la sexualité est souvent présenté comme le reflet d'un état de civilisation. Or, si aucun champ scientifique (même pas l'anthropologie criminelle du début du siècle) n'avance sérieusement l'idée d'une capacité prédominante des femmes indigènes à se prostituer, certains scientifiques mettent l'accent, tout de même, sur des caractéristiques qui seraient propres à une certaine « sauvagerie » des comportements sexuels. Ainsi, pour le Docteur Laurent : « *La prostituée européenne garde toujours au fond du cœur une étincelle de la flamme divine et le premier marlou qui sait s'y prendre avec adresse la fait jaillir sans peine. [...] Vingt fois par jour, elle livre son corps aux caresses mercenaires, mais l'amour veille en son cœur et reste fidèle au bien aimé. [...] Un magistrat de Constantine me disait que presque toutes les prostituées françaises, espagnoles ou italiennes de la ville avaient un amant de cœur [...]. Or, parmi les prostituées arabes, qui sont très nombreuses à Constantine, l'agent des mœurs qui nous guidait n'a pu nous en désigner aucune comme ayant un amant de cœur, un Arabe ou un Européen. Elles sont bien plus réellement mortes à l'amour que les vierges mornes qui s'enferment dans nos couvents.* »¹²

Cette mise en avant de la « pulsion » comme catégorie de reconnaissance de la prostitution « indigène », par rapport à la prostitution occidentale, est d'autant plus importante qu'elle participe à l'élaboration d'un système qui tendra à faire sens dans tout le Maghreb. Car si le corps prostitué est un corps livré à la pulsion, c'est aussi un corps malade, stigmatisé par les médecins coloniaux. Pour lutter contre le *péril vénérien*, il convient de contraindre ces corps prostitués en limitant leurs déplacements, en inventoriant leurs pathologies, en observant *in situ* leurs dérèglements. Mal nécessaire, mais dangereux, la prostitution se doit d'être réglementée. Le discours réglemmentariste et hygiéniste s'inscrit d'ailleurs dans une terminologie claire et édifiante : *cloisonnement*, *réserve*, *digue*, etc., symptomatique d'une incompréhension très forte. En effet, dans la pensée occidentale le terme de prostituée est essentiellement synonyme de « *misère sexuelle* »¹³, de « *femme misérable* » ou de femme malade¹⁴. Rien de tel en arabe. La langue arabe dit la transgression, *bagh'i*, la transgression sexuelle, *bugha*, *bigha*, mais ne parle en aucune manière de « morale » ou d'immoralité sexuelles. La pratique illicite de la prostitution

11 – Mathieu et Maury, *La Prostitution surveillée de Casablanca, le quartier réservé*, 1950, CHEEAM, p. 41.

12 – E. Laurent, « La prostituée arabe », *Archives d'Anthropologie Criminelle*, n° VIII, 1898, p. 316. Cité par Gilles Boëtsch et Michèle Fonton, « L'ethnologie criminelle. Les applications de la doctrine lombrosienne aux peuples colonisés au XIX^{ème} siècle », in Laurent Mucchielli (sous la direction de), *Histoire de la criminologie française*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 148.

13 – Voir à ce propos Alain Corbin, *Les Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles*, Paris, Aubier Montaigne, 1978.

14 – Voir Jean-Paul Aron (présenté par), *Misérable et glorieuse. La femme du XIX^{ème} siècle*, Paris, Fayard, 1980.

s'apparente donc, en Islam, à la *zina*, à la sédition. « *À la fin d'une nuit d'été, je me souviens avoir vu descendre de la kasbah vers la mer, un inquiétant troupeau de filles grasses et peinturlurées de rouge à lèvres et de poudre de riz rose dentifrice. Elles allaient vers une plage suburbaine, près des guinguettes à cette heure désertes. Elles se dévêtaient, livraient des chairs lasses aux caresses des vagues, sous la surveillance de vieilles dames supérieurement ornées de pièces d'or.* »¹⁵ Cette description, datant de 1936, met singulièrement en évidence l'existence de tout un univers de transgression, normalement voué à la nuit, au *sîtr*¹⁶. Or, selon Mohamed Kerrou et Moncef M'Halla, la « marginalité » maghrébine ne peut-être perçue que comme nocturne et invisible. « *C'est à la tombée du soir, que se faufilent les transgresseurs de l'ordre urbain (voleurs, ivrognes, travestis, délinquants, femmes courtisanes et finalement prostituées).* »¹⁷ Et c'est en partie pour cela qu'elle entre en conflit avec l'hygiénisme de la fin du XIX^{ème} et du début du XX^{ème} siècle qui avait pour principale ambition de canaliser et de rendre productive toute énergie, y compris l'énergie sexuelle¹⁸, et de lutter contre le fléau endémique des maladies vénériennes. La *civilisation des mœurs* corrélative du progressisme occidental a justement obligé l'expression de cette tendance par la constitution d'une prostitution utilitaire, moderne et visible. Dans ce cadre, contraindre le « vice » voulait dire concentrer et marginaliser la prostitution. Ainsi, « *la césure qui s'opère de la fin du XIX^{ème} siècle au début du XX^{ème} siècle introduit un débordement de l'ordre social et moral basé depuis des siècles sur les oppositions halal / haram et public / privé animés par le jeu du tajahûr / sîtr. Ne pouvant intervenir tant qu'il n'existait pas d'interférences entre ces oppositions tranchées, la marginalité n'apparaît qu'à partir du moment où l'illicite (le haram), jadis confiné à la sphère du privé, se donne à voir publiquement et se trouve ainsi de l'autre côté de la barrière.* »¹⁹

Or, la construction de ce modèle hygiéniste entre en concurrence directe avec l'imaginaire érotique et romantique colonial. Car dans cette logique, les prostituées ne peuvent plus être considérées comme les initiatrices d'un Orient mythifié et fantasmé : « *Les femmes du sud ? On croit toujours les découvrir au bord de la Méditerranée, dans les villes maures, haut perchées, dominant les golfes tendres. Elles ont, certes, les pesantes tresses bleues et les croix sur les joues et l'onduleux mouvement de la croupe et du ventre que la houle des danses et la frénésie des raïtas animent. Mais elles ignorent le lait de chamelle et le vin de palme et, dans la chambre fétide ou les rejoignent les spahis, elles s'enivrent de bière et chantent près de ma blonde.* »²⁰ En ce sens, il est troublant de constater à quel point la prostituée « indigène » se détache, ce qui n'est pas le moindre des paradoxes, du modèle oriental, en intégrant une partie non négligeable des normes sexuelles et corporelles européennes.

15 – René Janon, *Hommes de peine et filles de joie*, Alger, Éditions Charlot, 1936, p. 13-14.

16 – *Sîtr* : cacher, voiler.

17 – Mohamed Kerrou et Moncef M'Halla, « La prostitution dans la médina de Tunis aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles », in Fanny Colonna (sous la direction de), *Être marginal au Maghreb*, Paris, CNRS Éditions, 1993, p. 206.

18 – Michel Maffesoli, *op. cit.*, p. 127.

19 – Kerrou Mohamed et M'Halla Moncef, *op. cit.*, p. 216-217. *Halal* signifie le licite ; *Haram*, l'illicite et *Tajahûr*, déclarer publiquement.

20 – René Janon, *op. cit.*, p. 116-117.

Cette « européanisation » passe, par exemple, par l'instauration de nouvelles pratiques de beauté. Selon une étude menée en 1949 dans le grand quartier réservé de Casablanca, dit du Bousbir, les « filles » utilisent de plus en plus souvent des produits européens et notamment le rouge à lèvres, le fond de teint, les crèmes de démaquillage, les poudres de riz, les brillantines, le vernis à ongles et les parfums et eaux de Cologne (celle qui porte le nom de *Flores del campo* connaît une vogue extraordinaire chez les prostituées), même si, par ailleurs, elles consomment encore des produits plus traditionnels : *khul*, *akkar hmimiqa*²¹, *hergus*²², *bulbu*²³, *swak*²⁴ et *henne*.

Même chose pour la coiffure. Selon la même étude, beaucoup de femmes vont chez le coiffeur pour une *indéfrisable* et il n'est pas rare non plus de rencontrer des *filles* qui ont les cheveux coupés très court à la garçonne, selon une mode définie comme « virile ». La même tendance se retrouve pour l'épilation des poils du pubis. Les pâtes épilatoires sont souvent abandonnées au profit non pas du rasoir (qui reste encore « monopole » des coiffeurs), mais de la lame *Gillette*. Et dans 50 % des cas, les femmes de Bousbir ne se rasent plus les poils du pubis pour répondre aux demandes d'une nouvelle clientèle de jeunes gens « évolués ». Même tendance pour l'habillement. Des femmes en costumes traditionnels cohabitent, dans le quartier, avec des « filles » habillées à l'Européenne (avec le pantalon d'homme par exemple). Les sous-vêtements sont d'ailleurs généralement importés (surtout le soutien-gorge). L'étude précise encore un engouement particulier pour l'article de Paris, clips, broches sans valeur, fleurs en matière plastique pour mettre dans les cheveux et bagues modernes en toc. Et, autre point d'achoppement, remet en cause la question de « l'hyper sensualité » des prostituées indigènes. Présentées essentiellement comme des objets



Qui ? Détective, n° 72, 6 novembre 1947

21 – Fard rouge communément employé pour aviver la couleur des pommettes. On en trouve dans tous les souqs.

22 – Raie noire peinte qui joint les sourcils, mais aussi le fard qui sert à la tracer. Il était composé autrefois de galle pilée mélangée à de la suie, du charbon de laurier-rose et un peu d'huile.

23 – Poudre de riz.

24 – Écorce de noyer, utilisée pour blanchir les dents et tonifier les gencives.



La garde veille à la frontière de ce parc d'attraction du plaisir qui est, aussi, une sorte de camp des "prisonnières" de l'amour vénal.



Malgré des ablutions qui semblent plutôt sommaires, la jeunesse de cette moukèra n'en gardera pas moins un attrait provocant.



Comme il s'agit d'aguicher le client, Bousbir a, lui aussi, des instituts de beauté pour réparer des veilles le réparable outrage.

de désir et de plaisir, les « filles de joie » sont presque tenues dans la majorité des récits, rapports et témoignages, d'être « *jouisseuses* » et « *vicieuses* ». Or, selon l'étude de Mathieu et Maury, datant de 1949, sur les prostituées de Bousbir, 23 % d'entre elles n'éprouvent jamais, ni orgasme, ni plaisir d'aucune sorte, et 70 % une jouissance et un orgasme rares. Seules 7 % des prostituées de ce quartier réservé affirment éprouver du plaisir très facilement, avec des partenaires très divers. C'est pourquoi d'ailleurs les Marocains leur donnent le surnom de « *femmes jouisseuses* » (*mra hawiya*). Par ailleurs, l'orgasme n'est jamais atteint avec un étranger, mais seulement avec un client attiré que l'on connaît depuis longtemps. Il faut aussi que le partenaire plaise, soit jeune et surtout qu'il sache faire l'amour. « *Il en résulte que la passe, toujours courte, ne s'accompagne jamais de plaisir érotique. C'est au cours de la nuit et dans certains cas seulement, quand le penchant est réciproque et le savoir-faire du partenaire réel, que le plaisir peut naître.* »²⁵ Il est vrai, que la durée générale de la passe est le plus souvent de dix minutes et que dans la majorité des cas les rapports sexuels sont immédiats. Ainsi, pour une prostituée, il n'est pas question de laisser un homme récidiver après un coït sans augmenter le prix de la passe. Enfin, les prostituées de Bousbir limitent au maximum les caresses et les baisers destinés aux clients. De plus, lorsqu'un homme passe une nuit avec une prostituée de Bousbir, il ne semble pas être question d'orgie, mais simplement de deux rapports sexuels, l'un le soir en arrivant, l'autre le matin avant de repartir (la passe de « trois » restant exceptionnelle).

*

En produisant des images de prostituées « indigènes » correspondant à un imaginaire érotique stéréotypé, les Occidentaux semblent donc surtout avoir créé des métaphores de leurs manques. Tout en légitimant la propre réversibilité de leurs fantasmes par l'instauration d'un modèle d'organisation prostitu-

tionnelle qui transforme précisément l'objet de leur désir (en le faisant passer du statut de « courtisane » à celui de prostituée) : « Promenons-nous-y avant [que les quartiers réservés à la prostitution] soient déguisés à l'Européenne et que les filles vouées à Vénus soient devenues des filles. »²⁶ Finalement, « en désignant l'Orient comme sensuel, les Occidentaux ont, d'abord, formulé un jugement sur eux-mêmes »²⁷.

25 – Mathieu et Maury, *op. cit.*, p. 108.

26 – Maurice Privat, *Vénus au Maroc*, Paris, Les Documents Secrets, 1934, p. 173.

27 – Gilles Boëtch, « La Mauresque aux seins nus. L'imaginaire érotique colonial dans la carte postale », in Pascal Blanchard et Armelle Chatelier (sous la direction de), *Images et colonies*, Paris, Syros, 1993, p. 96.

Christelle Taraud

Centre de Recherche Africaine, Paris I

« Six cents femmes attendaient là les amateurs : six cents femmes de toutes les couleurs: des blanches, des cuivrées, des noires. Les unes vous guettaient dès l'entrée, et on avait bien du mal à repousser les assauts de ces jeunes furies nues sous leurs robes à l'européenne, ouvertes dans les reins. Mais les chevelures crépues, les nez épatés, les tatouages au front, la main de Fathma entre les seins trahissent, malgré ce souci de la mode de Paris, le douar ou le ghetto. »

René-Marcel Soulié, « Les nuits secrètes de Bousbir », *Qui ? Détective*, n° 72, 6 novembre 1947, p. 6

